

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

La Déshumanisation de l'art
L'Histoire comme système
Le Mythe de l'homme derrière la technique
Méditation sur la technique

JOSÉ ORTEGA Y GASSET

La Mission du bibliothécaire

Traduit de l'espagnol par
MIKAËL GÓMEZ GUTHART



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2021

TITRE ORIGINAL
Misión del bibliotecario

NOTE DU TRADUCTEUR

Cette conférence a initialement paru dans les actes du II^e Congrès International des Bibliothécaires et des Bibliophiles tenu à Madrid au printemps 1935 (et, la même année, dans la revue *Occidente*). L'événement, organisé par l'International Federation of Library Associations and Institutions (IFLA), présidée par William Bishop – à qui l'on doit le catalogage des archives du Vatican –, avait rassemblé pendant dix jours divers exposants d'une vingtaine de nationalités pour y débattre de sujets tels que le prêt international, la standardisation des systèmes de référencement bibliographique ou encore la formation professionnelle des bibliothécaires. *La Mission du bibliothécaire* sera finalement reprise, dans une version remaniée, dans *El libro de las misiones* (Le livre des missions) publié aux éditions Espassa-Calpe à Buenos Aires en 1940.

Mikaël Gómez Guthart
mars 2021

© Misión del bibliotecario (1935). Herederos de José Ortega y Gasset.
© Éditions Allia, Paris, 2021, pour la présente traduction.

J'AIMERAIS aujourd'hui faire honneur à une vertu que les Grecs comme les Romains reconnaissaient déjà chez les Espagnols : l'hospitalité. Or, en la circonstance présente, la meilleure manière d'en faire la preuve me semble consister à ouvrir ma porte à l'étranger et à quitter ma maison pour me rendre moi-même un peu étranger. Au moment de prendre la parole, ma demeure est la langue espagnole, qui pour beaucoup d'entre vous est peu familière. J'ai donc pensé qu'afin de rendre efficace le contact avec vos âmes et ne pas vous faire perdre entièrement une heure de votre vie – elles qui sont si précieuses –, je devais faire un effort et me lancer dans l'aventure consistant à m'adresser à vous dans une langue que je maîtrise à peine et dans laquelle je m'expose à balbutier et trébucher sans cesse, une langue que je ne prononce même pas convenablement mais avec laquelle j'espère néanmoins me faire comprendre de vous tous. Pour le reste, je m'en remets entièrement à votre bienveillance, qui ne me dénoncera pas à la police pour les égratignures que je m'apprête sans doute à infliger à la subtile grammaire française.

J'aimerais en premier lieu vous avertir que ce que vous êtes sur le point d'entendre n'est pas en exacte adéquation avec le titre auquel j'avais initialement pensé. Ce titre, pour tout vous dire, je l'ai découvert, tout comme vous, en parcourant le programme de ce congrès. Je vous prie donc de bien vouloir en prendre acte; car ce titre – "La mission du bibliothécaire" – est énorme, effrayant; l'accepter *de facto* eût été de ma part d'une prétention accablante. Je ne pourrais aucunement me flatter de vous enseigner la moindre chose sur les techniques très complexes de votre métier. Vous les connaissez à la perfection, tandis que pour moi, ce sont des mystères hermétiques. Je dois donc me réfugier aux confins de l'espace gigantesque recouvert par ce titre.

Le mot même de "mission" m'effraie un peu, si je dois l'employer avec toute la vigueur de son sens. Il en va bien évidemment de même pour bien d'autres termes que nous employons quotidiennement. Si, tout d'un coup, ces mots déployaient la plénitude de leur véritable sens, si, en les prononçant ou en les entendant, notre esprit comprenait exactement leur signification réelle, nous serions terrifiés, ou du moins saisis par le drame essentiel qu'ils recèlent. Heureusement, notre

langage courant les emploie sans vraiment les comprendre, dans un sens appauvri, engourdi, brumeux. Nous manipulons les mots sans les pénétrer. Nous les frôlons rapidement, sans plonger dans leur abîme intérieur. Lorsque nous prenons la parole, en somme, nous les faisons sauter comme les dompteurs au cirque le font avec les tigres et les lions, dont la férocité a été au préalable amoindrie, à l'aide de morphine ou de chloroforme.

LA MISSION PERSONNELLE

POUR le démontrer, il suffirait de nous pencher un instant sur le mot "mission". *Mission* signifie, en premier lieu, ce qu'un homme doit faire au cours de sa vie. La mission serait donc quelque chose d'exclusif à l'homme. Sans homme, pas de mission. Mais ce "falloir" est étrange et ne ressemble en rien à la nécessité avec laquelle la pierre subit la gravité vers le centre du globe. La pierre ne peut pas sortir du champ gravitationnel mais l'homme peut très bien ne pas faire ce qu'il doit faire. Chose curieuse, n'est-ce-pas? Ici, la nécessité est même diamétralement opposée à la contrainte,

c'est une invitation. Imaginez-vous rien de plus galant? L'homme est invité à accorder son assentiment. Une pierre, qui serait à demi intelligente, dirait peut-être, en l'observant: "Quelle chance d'être un homme! Quant à moi, je n'ai d'autre choix que d'appliquer inexorablement la loi; il me faut tomber, éternellement tomber. En revanche, l'homme, lui, ce qu'il doit faire, ce qu'il doit être ne lui est pas imposé mais proposé." Cette pierre imaginerait cela et penserait ainsi parce qu'elle n'est qu'à moitié intelligente. Si elle l'était complètement, elle verrait que ce privilège de l'homme est effrayant. Car il suppose qu'à chaque instant de sa vie, l'homme se trouve face à diverses possibilités de faire, d'être et qu'il doit se résoudre, engageant sa seule responsabilité, en faveur de l'une d'entre elles. Et que pour se résoudre à faire ceci et non cela, il lui faut – qu'il le veuille ou non – justifier ce choix à ses propres yeux; autrement dit, il lui faut découvrir, parmi les actions possibles à cet instant, celle qui donne le plus de réalité à sa vie, qui renferme le plus de sens, qui est la plus "sienne". S'il ne choisit pas celle-là, il sait s'être trompé lui-même, avoir falsifié sa propre réalité et annihilé un instant de son temps vital, lequel, comme je vous le

disais tout à l'heure, a ses instants comptés. Il n'y a point de mysticisme dans ce que je dis, car il est évident que l'homme ne peut faire un pas sans le justifier devant le tribunal de sa propre intimité. Lorsque, dans une heure, nous nous retrouverons à la porte de ce bâtiment, il nous faudra – que nous le voulions ou non – décider la direction vers laquelle nous mettrons nos jambes en mouvement; et pour prendre cette décision, surgiront devant nous les images de ce que nous avons à faire ce soir, demain, et le tout, en définitive, en cohérence avec l'orientation générale de la vie, qui nous semble la nôtre, celle qu'il nous faut vivre pour être celui que nous sommes véritablement, authentiquement. De sorte que chacun de nos actes doit découler de l'anticipation la plus complète de notre destin, elle-même déduite d'un programme général de notre existence. Et ceci est vrai autant de l'homme honnête et héroïque que de l'homme pervers et mesquin. Car le pervers est tout aussi obligé de justifier ses actions vis-à-vis de sa conscience, en leur trouvant un sens et un rôle dans une trajectoire de vie. Sans cela, il resterait immobile et paralysé, comme l'âne de Buridan.

Parmi les quelques notes laissées après sa mort par Descartes, il en est une, écrite à l'âge

de vingt ans, dans laquelle on peut lire : *Quod vitæ sectabor iter?* Quel chemin vais-je choisir au cours de ma vie? C'est une citation tirée d'un vers d'Ausone où, à son tour, il traduit un vieux poème pythagoricien sous le titre *De ambiguitate eligendæ vitæ*. "De la perplexité dans le choix d'une vie."

Il semblerait que l'homme éprouve l'impardonnable sentiment que sa vie, et donc son être, doivent être choisis. Ce fait est stupéfiant; car cela veut dire que l'homme – contrairement à tous les autres éléments de l'Univers, lesquels ont préalablement été fixés une fois pour toutes et existent justement *pour cela*, c'est-à-dire qu'ils sont d'emblée ce qu'ils sont – l'homme est la seule et presque inconcevable réalité qui ne soit pas irrémédiablement fixée d'avance, une réalité, qui n'est pas d'emblée ce qu'elle est mais qui doit choisir son propre être. Et comment le choisira-t-il? Sans doute, en imaginant différents types de vie possibles et en les considérant devant lui, l'homme observe que l'un d'entre eux l'attire plus que les autres, autrement dit, le tire vers lui et le réclame, ou l'appelle. Cet appel que nous entendons vers un certain type de vie, cette voix, ce cri impératif qui monte de notre essence la plus profonde, c'est la vocation.

Dans la vocation, ce qu'il faut que l'homme fasse de lui n'est pas imposé mais suggéré. Et c'est pourquoi la vie humaine est la seule à prendre le caractère de réalisation d'un impératif. Il dépend de nous de vouloir ou non le réaliser, d'être fidèles ou non à notre vocation. Mais celle-ci, à savoir ce que nous devons véritablement faire, ne dépend pas de nous. Elle nous est inexorablement proposée. Voilà pourquoi toute vie humaine comporte une mission. La mission est la conscience que chaque homme possède de son être le plus authentique, cet être qu'il est appelé à réaliser. L'idée de mission est donc un élément constitutif de la condition humaine; et, comme je vous le disais tout à l'heure, sans homme, point de mission. Ce à quoi nous pouvons ajouter à présent: sans mission, point d'homme.

LA MISSION PROFESSIONNELLE

IL est fort dommage que nous ne puissions pas nous engouffrer immédiatement dans ce sujet, l'un des plus fertiles et graves qui existent, à savoir celui des rapports que l'homme entretient avec son travail. Car la vie est avant tout quelque chose à faire, une tâche. Nous